



**Journal des anthropologues**  
Association française des anthropologues

122-123 | 2010  
Handicaps

---

## La réparation de la déficience : une fantasmagorie contemporaine

*Fixing the Deficiency: A Contemporary Phantasmagoria*

**Alain Blanc**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5341>

DOI : 10.4000/jda.5341

ISSN : 2114-2203

### Éditeur

Association française des anthropologues

### Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2010

Pagination : 67-86

ISSN : 1156-0428

### Référence électronique

Alain Blanc, « La réparation de la déficience : une fantasmagorie contemporaine », *Journal des anthropologues* [En ligne], 122-123 | 2010, mis en ligne le 01 décembre 2012, consulté le 01 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/jda/5341> ; DOI : 10.4000/jda.5341

---

## LA RÉPARATION DE LA DÉFICIENCE : UNE FANTASMAGORIE CONTEMPORAINE

Alain BLANC\*

Pour Jacques Baillé,  
infatigable bretteur gascon

Alors que dans leur histoire, les sciences humaines et sociales se sont peu saisies de l'objet handicap, ce mouvement s'inverse fortement depuis les années 1980 du siècle précédent. Simultanément à une vie collective se voulant plus accueillante pour les personnes handicapées, les sciences humaines et sociales multiplient et diversifient leurs objets d'études relatifs à ce domaine : en produisant des connaissances, elles contribuent à l'accroissement de sa reconnaissance. Comme jamais auparavant, le handicap accède à l'espace public et l'académie s'en préoccupe (*Ethnologie française*, 3/2009 ; Stiker, 2005, 2009 ; Murphy, 1993).

Si des savoirs spécialisés s'élaborent en construisant des objets aujourd'hui conçus comme légitimes, ce peut être de deux manières complémentaires, non exclusives et également fécondes. La première s'appuie sur des matériaux et les interprète : collecte de données et compréhension soit une stimulante dialectique de l'empirie et de l'analyse. La seconde, dans laquelle ce texte se situe, consiste à mobiliser des conceptualisations a priori éloignées de

---

\* Université Pierre Mendès-France  
UFR SHS BP 47 – 38040 Grenoble Cedex 9  
Courriel : alain.blanc@upmf-grenoble.fr

l'objet handicap. Leur intérêt réside précisément dans cet éloignement qui permet de le penser. Quand l'école de Francfort place ses conceptions sous les intitulés de raison instrumentale et d'administration généralisée (Horkheimer & Adorno, 1989), cela concerne de multiples aspects, y compris inconnus d'elle, comme par exemple la gestion adaptée des corps dans un environnement matériel. C'est parce que ces conceptions sont totalisantes et abstraites qu'elles peuvent être utilisées pour penser des objets spécifiques : c'est à ce prix qu'elles ne seront pas construites par eux. Si mobiliser Walter Benjamin pour aborder le handicap semble curieux, l'ambition de ce texte consiste à montrer que ses hauteurs de vue contribuent à construire et penser l'objet handicap car il existe dans un monde social donné dont Benjamin propose de pertinentes analyses critiques, certes surplombantes mais précisément stimulantes pour cela.

En ce début de troisième millénaire, l'œuvre de Walter Benjamin (1892-1940) est, pour l'essentiel de ses textes, y compris les plus fragmentaires et non publiés de son vivant, accessible au lecteur francophone. En effet, à partir des années 1970, et à l'instar de celles produites par les membres de l'école de Francfort, elle a d'abord été progressivement traduite et publiée, notamment en éditions de poche<sup>1</sup>. Ensuite, mais simultanément durant ces mêmes années, cette œuvre a fait l'objet de nombreux commentaires et analyses effectués par des spécialistes appartenant à plusieurs générations, des germanisants en particulier : parmi eux, notamment et récemment, deux gros ouvrages à visée biographique et exégétique (Tackels, 2009 ; Palmier, 2006). Enfin, la personnalité scientifique de Benjamin est d'autant mieux connue que les travaux de certains de ses contemporains<sup>2</sup> amis ont été eux aussi traduits en français.

---

<sup>1</sup> Par exemple les trois tomes parus sous l'intitulé d'*Œuvres I, II et III*. Sauf mention contraire, les textes cités sont de Walter Benjamin. En bibliographie, les références comprennent deux dates : d'abord, celle de l'édition française utilisée, ensuite celle de la première publication.

<sup>2</sup> Gershom Scholem, Ernst Bloch, Hanna Arendt et Theodor Adorno en particulier.

De multiples points d'appui peuvent être tirés de l'œuvre de Benjamin pour penser le handicap même si, *stricto sensu*, il n'en a jamais fait un objet spécifique de ses analyses. Toutefois, on peut rappeler que : collectionneur invétéré d'objets socialement dévalués, il a rassemblé des textes rédigés par des malades mentaux ; il a écrit un court texte (1987) qualifié d'« histoire insignifiante » (2007 : 237) mettant en scène un nain participant à des spectacles d'illusions proposés par un jongleur renommé ; dans ses émissions de radio, il a, entre autres, évoqué la figure de Caspar Hauser (1988b), sorte d'enfant sauvage abandonné et maltraité mais éduicable et ayant terminé, assassiné, sa courte vie sans que soit levé le voile de ses origines et de sa personnalité qui intriguèrent tant ses contemporains.

Mais aussi, d'une part, nombre de ses travaux de critique littéraire portant sur différents auteurs (Kafka, Dostoïevsky, Gide, Green) ont croisé les figures de marginaux de tous ordres. Elles apparaissent aussi, tant dans *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle* que dans d'autres types de textes et récits, certains d'entre eux à tonalité autobiographique (1988b) ; d'autre part, le voyageur qu'il fut et l'exilé qu'il devint à partir de 1933 l'ont mis en contact avec une multitude d'exclus qu'il découvrait en milieux urbains et dont on trouve des échos dans de nombreux textes, par exemple à propos de Moscou et Marseille (1988a). Sa proximité avec ces populations flottantes de réprouvés instables vivant aux franges de rapports sociaux dont l'évolution les fera disparaître ou les malmènera – vrais brigands, mendiants truqueurs, sorcières supposées et tziganes de l'ancienne Allemagne, vendeuses à la sauvette et marchands de sable du Berlin de son enfance (1988b) –, est portée au plus haut point par la figure du chiffonnier qui en est la quintessence car, métaphore vivante du caractère destructeur (2000b), il ne survit qu'en ramassant les déchets qu'il va essayer de recycler : alors que l'ultime phrase de son commentaire de *Les affinités électives* de Goethe est : « Pour les désespérés seulement nous fut donné l'espoir » (2000a : 395), l'un de ses derniers textes (2000c) mortifie l'historicisme au motif qu'asservi aux vainqueurs il ne peut voir les traces laissées par les vaincus. Rien ne dit mieux la

proximité de Benjamin avec les humains devenus des faux frais historiques que les deux phrases encadrant les douteux mérites de la victoire : « À quoi l'on reconnaît sa force. À ses défaites. [...] Mais c'est seulement lorsque nous sommes ainsi souillés que nous sommes invincibles » (2000b : 345-346).

Par ailleurs, la conception benjaminienne de l'histoire peut être mobilisée pour penser le handicap. Benjamin comprend l'histoire comme une chute appelant rédemption : les hommes vivent le manque et les disparitions enfouies appellent leur sauvetage, par la remémoration, proustienne notamment. Le caractère destructeur est particulièrement mis en avant par Benjamin dans ses commentaires sur Kafka dont Tackels souligne que l'Allemand a compris avec profondeur « l'intensité de la perte » et « la violence de la perte et de l'échec » du pragoï (Tackels, 2009 : 436-437).

Enfin, *Une enfance berlinoise* (1988a) se clôt par le texte intitulé *Le petit bossu*. Nulle référence au flamboyant Lagardère de Paul Féval qui utilise le déguisement pour faire advenir le bien et le juste via la vengeance ne pouvant s'accomplir que dans le mensonge momentané. Ici, le petit bossu est cette part de l'expérience humaine oubliée, sorte d'inconscient ressurgissant, qui met les hommes, démunis, face aux catastrophes : c'est « l'habitant de la vie déformée qui disparaîtra avec la venue du Messie » (2000c : 445). Ainsi donc, pour signifier ce sauvetage généralisé des mémoires oubliées des vaincus auxquels Benjamin s'identifie, privilégie-t-il la figure d'un handicapé dont les apparitions inopinées nous remettent en contact avec la trame de l'histoire, présente et passée, mais qui disparaît sous l'empire des choses.

Si donc au total peu de travaux de Benjamin évoquent spécifiquement la figure du handicapé, l'ensemble de son œuvre signifie pourtant une proximité avec un monde auquel elle appartient. Certaines de ses thèses sont des guides instructifs pour comprendre cette relation si particulière que nous entretenons avec les personnes handicapées. Pour construire mon propos, j'utiliserai d'abord la thématique de l'exposition qui sera ensuite suivie d'une réflexion concevant la réparation de la déficience conçue comme fantasmagorie. Mais, pour Benjamin, ces deux concepts n'ont de

sens et de portée qu'en lien avec la théorie du fétichisme de la marchandise de Marx et dont ils constituent une illustration et une extension. Si le monde des hommes est bien le leur, c'est, simultanément, celui que leur créature, la marchandise, a façonné, y compris eux-mêmes. Dès lors l'utopie benjaminienne consiste d'une part à rappeler ce qui reste de traces disparues ayant échappé à son empreinte et d'autre part à dégager les espoirs que, malgré tout, son propre mouvement génère. L'un de ses premiers traducteurs rappelle que « les "choses" finalement lui importent plus que les "personnes" » (de Gandillac, 1971 : 6). Sous l'ombre portée de Walter Benjamin, cette réflexion sur la déficience et sa réparation vise moins à les encadrer et circonvenir par l'intermédiaire d'une batterie conceptuelle qu'à approcher « cette dimension secrète qu'il va nommer bientôt l'aura » (*idem* : 5) et dont la déficience me semble un support de sa manifestation : à ce titre, elle doit donc disparaître sous l'action de multiples formes de réparation.

### **L'exposition**

Pour Benjamin, l'exposition est la conséquence et la répétition de la perte de l'aura. L'aura est « une singulière trame d'espace et de temps : l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il. Suivre du regard, un après-midi d'été, la ligne d'une chaîne de montagne à l'horizon ou une branche qui jette son ombre sur lui, c'est, pour l'homme qui repose, respirer l'aura de ces montagnes ou de cette branche » (2000c : 75). Se focalisant sur les œuvres d'art, Benjamin rappelle qu'elles appartiennent au cultuel et participent de la tradition. Leur unicité les destine à l'espace privé et engage à un fécond dialogue silencieux. Mais « il est du principe de l'œuvre d'art d'avoir toujours été reproductible » (2000c : 69) : la gravure sur bois, l'imprimerie, la lithographie, le disque... et Tackels (2009) ajoute internet à cette longue série de techniques construisant et amplifiant la reproductibilité, contribuent à multiplier à l'infini les copies qui, dès lors, diluent et perdent la puissance auratique de l'authenticité inhérente à l'œuvre unique. Si « l'aura est caractérisée par la distance » (Raulet, 1997 : 39), la reproductibilité crée une

proximité non naturelle avec l'œuvre destinée aux masses, lesquelles dès lors n'en auront plus qu'une expérience distraite. Objets devenus marchandises sous l'empire de la constitution de marchés, la valeur d'échange des œuvres se substitue à leur valeur d'usage : elles deviennent les éléments interchangeables d'un décor sans message. La masse « est le destinataire moderne des œuvres post-auratiques » (*ibid.* : 43) et « qui ne s'acquitte de son tribut aux trésors d'image de la masse, échoue fortement » (1998 : 82).

Mais pour que la rencontre entre œuvres sur la voie post-auratique et masses se réalise, il faut que simultanément le principe d'exposition soit techniquement réalisable – par exemple l'alliance inédite du fer et du verre dans l'architecture du XIX<sup>e</sup> siècle – et corresponde à une nécessité sociale. L'exposition est universelle selon deux modalités :

– le XIX<sup>e</sup> siècle a organisé nombre de ces manifestations magnifiant l'industrie au sein de dispositifs architecturaux grandioses et que les hommes viennent admirer : « Les expositions universelles sont les centres de pèlerinage de la marchandise-fétiche » et elles sont contemporaines de la naissance de « l'industrie de plaisance » (2006 : 51) ;

– mais l'exposition est aussi une modalité d'existence des hommes que l'on peut décliner de multiples manières : les images des hommes s'exposent, on n'ose dire se révèlent, via notamment l'apparition de la photographie, laquelle, en son début, s'est caractérisée par l'art du portrait ; les hommes eux-mêmes s'exposent dans des mondes urbains rendus dégagés par l'ardeur pacificatrice du baron Haussmann ; les mythiques boulevards de Paris seront les lieux où il faut être vus et les célèbres passages parisiens offriront, à l'abri, des lieux protecteurs où tout pourra être vu, les hommes, souvent les femmes de petites vertus, et les marchandises, toutes à vendre. Et les passages disparaîtront avec le développement des Grands Magasins parisiens qui offrent de nouvelles et plus amples surfaces d'exposition dans lesquelles « le flâneur fait sa dernière promenade » (2006 : 42).

Alors que dans l'Antiquité, l'exposition des enfants mal formés était simultanément un moyen de se prémunir de la contagion

symbolique et la mise en œuvre d'une mort quasi assurée, soit une saine gestion démographique, l'exposition benjaminienne est une manifestation du vivant, mais réifiée. Comme le dit quelque part Benjamin, l'injonction généralisée au *Keep smiling* nord-américain, cette répétition de l'exposition d'une face engageante valant garantie de service, est un argument de prostitué. En quoi la conception benjaminienne de l'exposition, qui elle, tue ce qu'elle montre, peut-elle être utile pour comprendre la place des personnes handicapées dans les sociétés contemporaines ? Selon trois aspects.

D'abord, la figure du flâneur. Au XIX<sup>e</sup> siècle, moment historique où les sociétés contemporaines construisent leur basculement dans l'ère de la marchandise, le flâneur, pour Benjamin, incarne la figure de celui qui n'est pas encore devenu le passant de la foule et de la société de masse : celui-ci est pris dans le mouvement alors que celui-là musarde et rêve, à son rythme, plus porté par l'intuition et le hasard que par la nécessité. Il est, peut-être malgré lui, une figure de la résistance rétive à l'imposition généralisée de la valeur d'échange : il est « sur le seuil de la grande ville comme de la classe bourgeoise » (2006 : 42). La personne handicapée est l'une des figures contemporaines du flâneur pour deux raisons : elle va à son propre rythme, gestuel par exemple, lequel est en inadéquation avec les rythmes sociaux construits sans et hors d'elle ; ses compétences, sociales et professionnelles, sont limitées et de ce fait la laissent aux marges de l'emploi et de la socialisation, comme le flâneur de Benjamin reste à la devanture des magasins des passages ou s'expose des marchandises auxquelles il ne peut accéder, malgré l'éclairage au gaz qui les embellit et les fait sans doute scintiller derrière des devantures vitrées. Comme le flâneur et les Grands Boulevards, la personne handicapée est en situation d'exterritorialité (Kracauer, 1994, 2006).

Ensuite, la technicisation. C'est un lieu commun d'en constater le développement et l'amplification et Benjamin note que la photographie est grosse du cinéma, dont la forme muette contient la forme parlante... La multiplication des marchandises impliquées par la technicisation du monde engendre le progrès. Dans son commentaire du tableau de Klee, intitulé *Angelus Novus*, et dont il

était propriétaire, Benjamin écrit qu'une tempête souffle si violemment du paradis qu'elle empêche l'ange de refermer ses ailes : « Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant lui s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès » (2000c : 434). Rappelant l'exposition radicale des combattants de la Grande Guerre à la technique performante, Benjamin relève que « cet effroyable déploiement de la technique plongea les hommes dans une pauvreté de l'expérience tout à fait nouvelle » (2000b : 364-365) qui les rendit muets au sortir du champ de bataille : la multiplication des mémoires et témoignages écrits faisant suite au conflit ne contredit pas cette conception de l'appauvrissement de l'expérience dans la mesure où cette dernière ne se fait plus de bouche à oreille, dans le secret de la tradition, mais, est médiée par de multiples supports techniques à destination de la masse, elle s'expose, s'abstrait, cesse d'être palpable. Il faut s'y résoudre, il n'y a plus d'aura salvatrice et Benjamin élabore « une conception nouvelle, positive, de la barbarie » (2000b : 366). Cette « barbarie positive » (Raulet, *op. cit.*) peut se signifier de trois manières à propos des personnes handicapées :

– traduisant une véritable « passion orthopédique » (Stiker *in* Grim et *alii*, 2001 : 25) les savoirs et les techniques ont permis de multiplier les prothèses qui de grossières sont devenues sophistiquées, d'encombrantes miniaturisées, de fragiles résistantes, de dures souples, de standardisées adaptées au cas par cas, de limitées à durables dans le temps, d'extérieures à intérieures au corps... : la technique s'empare des corps pour en faire des machines réparées et, pour le bien de tous, transforme une valeur d'usage dévaluée en valeur d'échange mobilisable. Non seulement le mort saisit le vif, mais il lui offre une seconde naissance ;

– pour Benjamin, alors que le mage, qui guérit par l'imposition des mains, se rapproche du malade mais garde une distance renforçant son autorité, le chirurgien, quant à lui, diminue cette distance en réalisant une intervention : « Le chirurgien, à l'instant décisif, renonce à s'installer en face du malade dans une relation d'homme à homme ; c'est plutôt opérativement qu'il péné-

tre en lui » (2000c : 99). La technique, les conceptions et les finalités du soin, la relation à autrui... font que les chirurgiens, et leurs aides techniques, réalisent aujourd'hui des prouesses insoupçonnées, quasi bibliques car le paralytique se met à marcher. Ils répondent à nos attentes : « La "barbarie positive" implique l'abolition de toute forme d'intériorité » (Raulet, *op. cit.* : 31) et via les techniques la réparation devient horizon démocratique indiscuté, bientôt un droit de l'homme ;

– alors que la peinture « est l'art auratique par excellence » (Raulet, *idem* : 74) et que le théâtre, brechtien pour Benjamin, essaie de conserver l'aura, le cinéma l'a perdue notamment par l'art du montage. À l'inverse de la peinture, et outre ses conditions spécifiques d'existence, le cinéma contribue à la perte auratique car les images qu'il promeut n'ont pas d'existence autonome mais en référence les unes vis-à-vis des autres : c'est le montage qui articule le film comme, pour le handicapé, la prothèse articule le corps. Le mouvement est la condition de leur survie.

Enfin, la circulation. Dans son utopie technicienne, Fourier, rappelle Benjamin, conçoit son phalanstère comme une ville, ordonnée selon un cadre fermé et « tout entière faite de passages » (Raulet, *idem* : 95). Elle est l'écrin destiné aux passants. Ce geste d'unification rejoint celui d'architectes de l'époque baroque qui, par exemple à Rome, la ville des sept collines, ont voulu réunir de qui était auparavant séparé. En généralisant l'accessibilité, l'époque contemporaine renoue avec et amplifie cette posture visant à favoriser la circulation : mais ici, ce n'est pas le seul espace de la rue qui est visé, mais l'ensemble de l'habité, public et privé, social et naturel. Les activités des hommes doivent se caractériser par la fluidité permise par l'absence d'obstacles. Traduction concrète de l'utopie fouriériste, les activités humaines – transports, logements, éducation, emploi, culture... – doivent être lissées, dénuées de toutes aspérités, pour que les hommes voient pleinement, comme dans un rêve, se réaliser le programme des sociétés démocratiques : la libre, parfaite et infinie circulation des hommes et des marchandises. À l'instar de l'époque baroque qui a tant aimé l'eau, les sociétés démocratiques organisent une fluidification des

circulations : si le thème de l'accessibilité aux espaces prôné par les personnes handicapées a tant d'échos, c'est parce qu'en le modernisant il actualise et revitalise ce programme, dès lors consensuel.

Synthétisant les apparitions, durant vingt-trois siècles, d'Œdipe dans le théâtre, depuis Sophocle jusqu'à Gide dont il chronique la pièce intitulée *Œdipe*, Benjamin écrit qu'il s'est passé « fort peu de choses. Mais d'un grand effet. *Œdipe a pris la parole* »<sup>3</sup> (2000b : 336). L'exposition a eu lieu, se perpétue et s'amplifie comme en témoignent les multiples prises de paroles des personnes handicapées : la constitution d'associations représentatives, la participation à la gestion du secteur du handicap, la publication d'ouvrages trouvant éditeurs et lecteurs comme en atteste l'inattendu et mémorable succès du livre de Jean-Louis Fournier *Où on va, papa ?* (2008, Prix Fémina), l'arrivée dans les mondes de l'art soit en tant qu'acteur soit en tant que personnage... Elles font partie de l'espace public. À l'image des jouets, que Benjamin a vu exposés dans les Grands Magasins de Berlin dans lesquels ces supports standardisés du ludique, envahis pas le calcul, sont offerts à la consommation de masse, les déficiences s'exposent au regard au sein de la diversité des espaces publics : images, scènes, villes, institutions, œuvres de culture... et bientôt la montagne. Au total, « la technique, comme savoir-faire et comme habitude, a chassé l'aura, où le proche et le lointain, le familier et l'étrange se mêlent encore » (Lacoste, 2003 : 189).

### **La réparation de la déficience comme fantasmagorie**

Walter Benjamin considère que trois concepts ont permis et permettent de penser l'histoire : l'allégorie propre au drame baroque du XVII<sup>e</sup> siècle, la fantasmagorie à l'œuvre au XIX<sup>e</sup> siècle puis l'image dialectique qui propose une vision surplombante de l'histoire. Alors que la matière analysée par l'allégorie est littéraire, celle pensée par la fantasmagorie est plus en prise avec l'ensemble

---

<sup>3</sup> Souligné par Benjamin.

des productions humaines, culturelles au sens large, incluant objets (les fameux passages), organisations collectives (les expositions universelles et les rues) et représentations abstraites (la cosmogonie de Blanqui). Pour que la réparation de la déficience puisse être pensée comme fantasmagorie, il convient dans un premier temps d'indiquer la conception benjaminienne de la fantasmagorie<sup>4</sup>.

Elle se construit en deux temps. D'abord, la fantasmagorie renvoie à des procédés techniques ayant consisté au XIX<sup>e</sup> siècle « à faire émerger dans la matérialité du monde, par des effets techniques, l'immatériel du "surnaturel" ; il s'agit donc "de produire l'illusion de matérialité et de vie en des lieux non matériels et non vivants" » (Tackels, 1992 : 93). Pour rendre palpable cette proposition on peut rappeler deux dispositifs prisés du XIX<sup>e</sup> siècle et rapportés par Benjamin : les panoramas qui, via l'alliance de nouvelles techniques optiques et de la photographie, permettent d'élargir l'espace de perception des spectateurs qui dès lors sont au-delà de ce qu'ils verraient autrement car ils sont plongés dans des « aquariums de l'exotisme et du passé » (1988a : 34) ; les inaugurations grandioses des boulevards haussmanniens par l'intermédiaire de grands voiles blancs tendus dans toute leur largeur et que les autorités, en grandes pompes, levaient pour laisser découvrir les nouvelles perspectives favorisant les circulations et redessinant Paris. Investissant l'espace public, la magie du trucage et l'irruption du théâtre redessinaient les frontières entre intérieurs et extérieurs, autre thème benjaminien. On peut aussi rappeler que par la rencontre de la presse et du feuilleton, la littérature a favorisé l'émergence de la fantasmagorie d'études objectives des types humains que Benjamin nomme les physiognomonies : « L'écriture journalistique gagne en audience ce qu'elle perd en profondeur littéraire » (Bouganim, 2007 : 131) dans le même mouvement où la narration du roman se substitue au conte (2000c).

Ensuite, Benjamin s'appuie sur le célèbre chapitre du *Capital* de Marx, Le fétichisme de la marchandise, dans lequel ce dernier

---

<sup>4</sup> Pour ce faire, je m'appuie sur les travaux de Bruno Tackels (1992 : 86-105 ; 2009 : 789-801).

indique que les rapports humains sont en fait subvertis par les marchandises que leurs conditions sociales les obligent à produire : « Et ce rapport à l'autre comme chose, à un autre réifié, prend la forme d'une fantasmagorie, c'est-à-dire d'une relation qui mime l'humanité mais reste fondamentalement réifiée – et réifiante – qui donne "l'illusion"<sup>5</sup> de la vie, mais tend inexorablement à chosifier les êtres » (Tackels, 1992 : 93). Dit autrement, Benjamin trouve en Marx un allié pour penser la disparition de l'humanité telle que contradictoirement, celle-ci a produit celle-là, prenant le risque du désert auquel, selon Benjamin, on ne peut échapper que par l'affirmation messianique. La fantasmagorie résulte donc d'une part de modalités « de production technique d'illusion optique » et d'autre part d'un mouvement de fond imposant une « chosification de l'humain réduit à un simulacre d'humanité » (*ibid.* : 94). Elle est donc « synonyme d'illusion, d'artifice, de magie et d'archaïsme » (Palmier, *op. cit.* : 461).

Mais la rencontre de ces deux mouvements nécessite en outre une double opération. D'abord, l'importance croissante prise par les techniques de production irrigue la vie sociale en totalité, y compris dans ses marges, comme celle de l'art, lequel « est le lieu d'exposition paradigmatique des fantasmagories de la modernité » (Tackels, 1992 : 94). Ensuite, la fantasmagorie surgit, notoirement, dans les productions artistiques en voie d'être régies par l'univers de la marchandise : « La fantasmagorie surgit donc dans toute production culturelle qui menace de devenir un pur et simple objet d'échange, une marchandise » (*ibid.* : 95). Mais, adepte de raisonnements non mécanistes, Benjamin défend l'idée que dans le même temps où l'art disparaît sous l'efficace de moyens techniques le produisant comme marchandise reproductible, il permet l'émergence de fantasmagories. Deux exemples rappelés par Tackels : « L'art de l'habiter, confronté aux impératifs rationalistes de l'urbanisme naissant, produit à Paris la fantasmagorie de "l'haussmannisation" », qui donne libre cours, une dernière fois, à l'illusion de la liberté de mouvement par la création de grandes

---

<sup>5</sup> Souligné par Tackels.

percées urbaines, avant d'imposer définitivement les contraintes de circulation [...] ; la marchandise, avant de neutraliser complètement le monde de l'artisanat, donne lieu à la figure fantasmagorique du collectionneur qui s'entoure d'un monde "où les choses sont dispensées de la corvée d'être utiles" (Benjamin), mais vont très vite – et définitivement – sombrer dans un monde de l'échange pur » (*ibid.* : 95-96). Cette hésitation d'une histoire en suspens et en sursis produit des fantasmagories, efflorescences merveilleuses mais chants du cygne voués à l'oubli ou à la muséification, ce qui revient au même.

Mais si ces mouvements analysés comme des fantasmagories se donnent comme une amélioration, un progrès, ils génèrent de l'illusion car ils ne cessent d'accroître l'emprise de la marchandise. Dit autrement « les passages, les flâneurs ou les expositions universelles se donnent à penser comme marques du progrès alors qu'ils n'existent que par le processus de marchandisation du monde dont ils tentent de dissimuler le caractère destructeur. Il s'agit bien de formes "fantasmagoriques", au sens premier du terme, qui donnent l'illusion de la vie et de son évolution, alors qu'elles ne sont que des choses inertes, ou en passe de le devenir » (*ibid.* : 97).

Mais la pensée de Benjamin opère un retournement décisif dans la mesure où il n'accorde pas qu'une place par défaut aux fantasmagories, mais simultanément, leur reconnaît une importance par excès : « La fantasmagorie, loin d'être seulement source d'illusions, se renverse en son contraire et apparaît comme illumination. En d'autres termes, la fantasmagorie est une illusion qui a ceci de particulier qu'elle s'avère capable de révéler la vérité de son caractère illusoire » (*ibid.* : 97). La fantasmagorie, cette « transfiguration » (Palmier, *op. cit.* : 461), doit être illuminée c'est-à-dire comprise d'une part via la réification qu'elle dissimule derrière la notion de progrès et d'autre part comme un projet onirique pour l'époque à venir. Elle est donc « le dernier éclat du vivant, pris dans le tourbillon du devenir-chose, avant l'inévitable destruction du monde marchand » (Tackels, 1992 : 101). Elle témoigne donc que « sous le poids aliénant des formes de vie du capitalisme [...] l'homme n'est jamais complètement chosifié, qu'il garde souterrai-

nement une force vitale enfouie – et paradoxalement préservée – sous l’amas des "nouveautés" et des richesses marchandes » (*ibid.* : 105). La fantasmagorie est le dernier frémissement : illustration du dépérissement, elle offre et contient la sensation et promesse du dépassement.

En quoi donc la réparation de la déficience peut-elle être pensée comme une fantasmagorie contemporaine ? Trois raisons m’y poussent.

La réparation du corps déficient. Si la réparation des corps a sûrement été pratiquée dans un grand nombre de sociétés humaines – l’usage de prothèses est avéré dans l’Antiquité grecque et la civilisation égyptienne – elle a pris une nouvelle dimension depuis et durant le XX<sup>e</sup> siècle. En voici, parmi tant d’autres, cinq aspects. D’abord, la progressive mise en place de filière institutionnelle construisant cette réparation : l’hôpital, la rééducation fonctionnelle, la rééducation professionnelle. Ensuite, le développement et la constitution de savoirs scientifiques, médicaux et paramédicaux incarnés par de nombreux professionnels, des chirurgiens spécialisés dans tel type de réparation aux kinésithérapeutes, des rééducateurs aux ergothérapeutes... En outre, l’extraordinaire performance des nouvelles techniques facilite la réparation des corps comme en témoigne l’importance prise par les puces électroniques et les stimulateurs. Par ailleurs, l’ensemble des savoirs et des techniques a permis d’augmenter le nombre et la qualité d’interventions au sein même du corps par l’intermédiaire d’une chirurgie intrusive sophistiquée touchant des zones du corps jamais atteintes jusque-là dans l’histoire humaine, le cerveau et l’enfant dans le ventre de sa mère : sans parler des multiples problèmes techniques et éthiques soulevés par la substitution d’organes invisibles et maintenant visibles, la greffe de mains et de visage. Enfin, les actions de prévention visant à limiter les conséquences de déficiences corporelles ont par exemple permis, en quelques décennies, d’allonger l’espérance de vie des déficients intellectuels : elle s’approche aujourd’hui de celle des personnes non handicapées. Loin de n’être qu’une enveloppe sacrée et inviolable, le corps et après tout il est réconfortant de se penser comme réparable, est saisi

comme objet de réparation ce qui est signifié par l'acte médical impliquant paiement par le patient ou le système de protection sociale. Mais si le corps est réparé, ce n'est pas que pour des visées purement humanitaires. Cette réparation permet une réinsertion dans les flux de la vie sociale, rend une autonomie perdue et permet de renouer avec une indépendance passée. En un mot, elle repositionne la personne réparée dans la circulation : en lui redonnant des capacités corporelles, elle lui permet d'espérer se rattacher, via par exemple le salariat, à la vie sociale dont l'atteinte et sa gestion l'avaient jusque-là tenue éloignée. Ayant recouvré les attributs des fonctionnalités nécessaires à la vie sociale, le corps réparé va trouver à s'employer, contre rémunération. La réparation permet à nouveau l'usage du corps comme valeur d'échange. L'incision du chirurgien démythifie le corps et permet sa reproductibilité, mouvement témoignant de et accentuant la fin de la distance auratique : « Ainsi se trouve fixé le prix de la beauté et de l'expérience moderne : la destruction de l'aura par la sensation du choc » (1991 : 318).

Le progrès comme illusion salvatrice. Le mouvement de réparation des corps déficients est porté par l'idée de progrès. Contrairement à hier, aujourd'hui, les enfants prématurés et les enfants nés à terme mais avec des complications ante ou néonatales ont des chances accrues de survie. Sauvés à la naissance par le progrès, ils pourront d'autant plus grossir le nombre des personnes handicapées qu'ils conserveront des séquelles invalidantes qui les emportaient auparavant. S'il n'est pas douteux que le progrès est salvateur, il se caractérise aussi par des traitements violents faits aux corps et le plus souvent, avec l'assentiment des autorités légales et morales : au nom du bien-être des populations, les campagnes de stérilisation des handicapés mentaux furent officiellement pratiquées dans nombre de démocraties au début du XX<sup>e</sup> siècle. Si de telles pratiques ont lieu c'est que le corps est perçu comme objet d'interventions multiples le ravalant à une chose sans conscience, un pur instrument, conception que les expérimentations nazies ont poussé à ses plus barbares extrémités. Cette quête sans fin est une illusion dans la mesure où on ne triomphe pas de la mort. Mais

surtout, elle maintient en vie via la multiplication des objets à intégrer à son propre corps dont les médicaments et les prothèses sont deux exemples. La légitimation et la construction de la survie nécessitent, avec l'assentiment des bénéficiaires, de leur représentant et des autorités légales et morales, leur addiction à des objets émanant de la division du travail. Les multiples constructeurs de prothèses ne s'y sont pas trompés qui considèrent maintenant les personnes handicapées comme des segments de marché destinataires de leurs productions adaptées et parfois élaborées avec elles, ce qu'au nom de la qualité de service qui leur est due elles réclament comme une nécessité fonctionnelle et une reconnaissance légitime. Mais le progrès est une illusion dans la mesure où il crée une dépendance à ses propres objets : pour sa survie le patient dépend des médicaments produits et vendus par l'industrie pharmaceutique comme le dialysé rénal est tributaire de l'efficacité de ses appareillages. La réparation des corps handicapés par la systématisation du recours à la technique, intra et extra-utérine, a comme double conséquence de faire perdre l'aura qui entoure la déficience et de définir le corps comme marchandise dont la gestion appelle la mise en place d'éthiques dans le même temps où son propre mouvement en bouscule les modalités d'application, voire les fondements. Et si la réparation des corps les a toujours eus pour support, avec la prévention, le dépistage et surtout la médecine prédictive, nous entrons dans une époque où c'est leur devenir idéal qui s'imposera à leur présent, désormais, pour leur bien, sous surveillance : l'anticipation généralisée comme complément et préparation à la circulation généralisée.

L'illumination de la délivrance. Si, comme jamais dans les sociétés humaines, la déficience est réparée par l'intermédiaire de multiples techniques et objets aux capacités sans cesse améliorées, ce mouvement connaît en lui-même sa propre limite, sa propre contradiction. Il contient cette part d'illumination propre à la fantasmagorie. Deux exemples : via les multiples techniques d'aide à la procréation, des femmes handicapées peuvent devenir mères et aux yeux de son enfant, cette femme en fauteuil roulant ne sera pas une mère dévaluée. Mais surtout, la gestion de la déficience contient

encore en elle, en creux, le projet qui la porte mais que la marchandisation masque, celui du futur et éventuel réveil tant il est vrai que, pour Benjamin, chaque époque rêve la suivante. La promesse concrète de guérison de la déficience, promesse illusoire car si on guérit de la maladie on ne guérit pas de la déficience ou alors on cesse d'être déficient, est maintenue dans les modalités de son traitement même si les solutions en sont préformées par de multiples acteurs sociaux et ordres collectifs. La déficience, malgré les choses, est une terre à découvrir et ce qu'elle laisse deviner n'est pas réductible à sa gestion : elle illustre cet « instant des transformations qui font éclater le contenu de l'histoire » (de Gandillac, 1971 : 9). Son essence excède ses propres traitements, même ceux qui la réduisent. Dans le monde de la circulation généralisée et de l'adaptation des corps aux contraintes de la vie collective, elle est une trace de l'aura disparue. C'est parce que la déficience est cette trace que d'une part nous ne savons que faire vis-à-vis de ce monde disparu, désormais sans signification, qu'elle incarne et que, d'autre part, elle doit être réparée.

« La trace est l'apparition d'une proximité, quelque lointain que puisse être ce qui l'a laissée. L'aura est l'apparition d'un lointain, quelque proche que puisse être ce qui l'évoque. Avec la trace, nous nous emparons de la chose ; avec l'aura, c'est elle qui se rend maîtresse de nous » (2006 : 464).

### **Conclusion**

Si la réparation systématique de la déficience peut être analysée comme une fantasmagorie c'est pour trois raisons correspondant à la définition qu'en donne Benjamin lui-même et que souligne l'un de ses commentateurs (Lacoste, 2003) : si les passages peuvent être conçus comme fantasmagorie, c'est parce qu'ils ont de l'éclat, offrent refuge et sécurité, mélangent l'antique et le nouveau. La réparation de la déficience a de l'éclat dans la mesure où elle brille par les multiples, performantes et euphorisantes techniques qui la servent et que nul ne conteste : leur incroyable efficacité laisse rêveur et via des techniques adaptées les handicapés physiques pratiquent le ski assis devant des spectateurs admiratifs.

Mais, elle offre aussi refuge et sécurité dans la mesure où elle protège, soulage et répare les corps : suppression de la douleur, réduction de l'inconfort, établissements spécialisés. Elle mélange l'antique et le nouveau dans la mesure où elle vise à ôter leurs chaînes à ces futurs Prométhées contemporains que sont les personnes handicapées. Si la réparation de la déficience est une fantasmagorie c'est parce qu'en elle se lit enfin, comme trace et espoir immémorial, la lutte toujours recommencée contre les dégâts du temps, qui sont ceux des hommes, et l'affirmation, toujours illusoire mais devant être illuminée, de l'utopie. La réparation de la déficience est une fantasmagorie car elle est l'une des « images magiques du siècle » (Benjamin *in* Palmier, *op. cit.* : 460) dans laquelle se lisent les objectifs et pratiques d'un monde idéalisant sa perfection machinique.

#### RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ADORNO T. W., 1999. *Sur Walter Benjamin*. Paris, Allia.
- ARENDT H., 2007. *Walter Benjamin, 1892-1940*. Paris, Allia.
- BENJAMIN W., 1982. *Charles Baudelaire, Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme*. Paris, Payot.
- BENJAMIN W., 1983. *Journal de Moscou*. Paris, L'Arche.
- BENJAMIN W., 1987 [1928-1935]. *Rastelli raconte*. Paris, Seuil.
- BENJAMIN W., 1988a [1927, 1929]. *Sens unique* précédé de *Une enfance berlinoise* [1950]. Paris, Maurice Nadeau.
- BENJAMIN W., 1988b [1929-1932]. *Lumières pour enfants*. Paris, Christian Bourgois.
- BENJAMIN W., 1991 [1939-1940]. *Écrits français*. Paris, Gallimard.
- BENJAMIN W., 1998 [1928]. *Images de pensée*. Paris, Christian Bourgois.
- BENJAMIN W., 2000. *Œuvres I*, 2000a [1922] (tome I) ; *Œuvres II*, 2000b [1929, 1931-1932, 1933] (tome II) ; *Œuvres III*, 2000c [1935, 1936, 1940] (tome III). Paris, Gallimard.

- BENJAMIN W.**, 2006 [1935, 1939]. *Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle. Le livre des passages*. Paris, Cerf.
- BENJAMIN W.**, 2007 [1935]. *Correspondance avec Gretel Adorno*. Paris, Le Promeneur.
- BLOCH E.**, 1977. *Héritage de ce temps*. Paris, Payot.
- BOUGANIM A.**, 2007 [1935]. *Walter Benjamin, Le rêve de vivre*. Paris, Stock.
- DE GANDILLAC M.**, 1971. « Préface » in **BENJAMIN W.**, *Essais I, 1922-1934*. Paris, Gonthier-Denoël.
- ETHNOLOGIE FRANÇAISE**, 2009/3 (Handicaps, entre discrimination et intégration). Paris, PUF.
- FOURNIER J.-L.**, 2008. *Où on va, papa ?* Paris, Stock.
- GRIM O. et al.**, 2001. *Quelques figures cachées de la monstruosité*. Paris, CTNERHI.
- HORKHEIMER M., ADORNO T. W.**, 1989. *La dialectique de la raison*. Paris, Gallimard.
- KRACAUER S.**, 1994. *Jacques Offenbach ou le secret du Second Empire*. Paris, Gallimard.
- KRACAUER S.**, 2006. *L'histoire des avant-dernières choses*. Paris, Stock.
- LACOSTE J.**, 2003. *L'aura et sa rupture*. Paris, Maurice Nadeau.
- MURPHY R. F.**, 1993. *Vivre à corps perdu*. Paris, Presses Pocket.
- PALMIER J.-M.**, 2006. *Walter Benjamin, Le Chiffonnier, l'Ange et le Petit Bossu*. Paris, Klincksieck.
- RAULET G.**, 1997. *Le caractère destructeur, Esthétique, théologie et politique chez Walter Benjamin*. Paris, Aubier.
- SCHOLEM G.**, 1981. *Walter Benjamin, Histoire d'une amitié*. Paris, Presses-Pocket.
- STIKER H.-J.**, 2005. *Corps infirmes et sociétés*. Paris, Dunod.
- STIKER H.-J.**, 2009. *Les métamorphoses du handicap de 1970 à nos jours*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.
- TACKELS B.**, 1992. *Walter Benjamin*. Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg.
- TACKELS B.**, 1999. *L'œuvre d'art à l'époque de W. Benjamin. Histoire d'aura*. Paris, L'Harmattan.

TACKELS B., 2009. *Walter Benjamin, une vie dans les textes*. Montpellier, Actes Sud.

### Résumé

Cet article mobilise les deux concepts d'exposition et de fantasmagorie proposés dans l'œuvre de Walter Benjamin. Ils permettent d'indiquer que la réparation de la déficience est une fantasmagorie contemporaine dans la mesure où sous les effets de modalités techniques de très grande ampleur, les corps déficients, consensuellement, sont réparés et reproductibles, notamment via les interventions du chirurgien, condition de leur exposition. Mais dans le même temps, la réparation de la déficience peut être considérée comme une fantasmagorie car elle illustre cette tendance propre aux sociétés contemporaines : une illusion dans le progrès mais dont toutefois, elle offre, avant de disparaître, une clé de lecture. Les deux concepts d'exposition et de fantasmagorie semblent pertinents pour penser la déficience, et sa gestion, dont la réparation est la figure dominante et à ce titre emblématique d'une époque et des relations à autrui qu'elle génère et reproduit.

**Mots-clés : exposition, fantasmagorie, déficience, réparation, aura, progrès.**

### Summary

#### Fixing the Deficiency: A Contemporary Phantasmagoria

This article focuses on the two concepts of « exposure » and « phantasmagoria » as proposed by Walter Benjamin in his works. Both make it clear that fixing a deficiency is a contemporary phantasmagoria to the extent that, under the effects of technical methods on a grand scale, and consensually, deficient bodies are fixed and reproducible, notably through surgical interventions which are the condition of their exposure. But at the same time, the fixing of the deficiency may be regarded as a phantasmagoria, because it illustrates a distinctive tendency of contemporary societies, namely over-confidence in progress, and because it provides, before disappearing, a key to understanding this. Both the concepts of « exposure » and « phantasmagoria » seem to be relevant for apprehending the deficiency, and the way it is managed: its fixing appears to be the major element, and, as such, emblematic of the era and of the relations to the Other that it generates and reproduces.

*La réparation de la déficience : une fantasmagorie contemporaine*

---

**Key-words:** exposure, phantasmagoria, deficiency, fixing, aura, progress.

\* \* \*